

Association
Marcel
Jousse

Samedi 20 novembre 2021

Article et intervention de Titus Jacquignon :

Le thème de la violence et du combat
à travers les cours de Marcel Jousse

Source : www.marceljousse.com/violences-et-societes-au-21eme-siecle-approches-croisees

Citations.....	3
Introduction.....	4
I- Vision d'ensemble.....	4
1- Un homme de combat (s).....	4
2- Et une ouverture.....	5
3- Le critère de la spontanéité.....	6
II- La violence stylistique, méthodologique et pédagogique.....	7
1- Quand deux mondes se rencontrent.....	7
2- Le style professoral gestuel.....	7
3- La violence personnelle.....	8
III – La vie : un combat pour le mimisme.....	9
1- L'enfant.....	9
2- Les peuples spontanés.....	11
3- Rabbi Iéshoua.....	12

Citations

Quelquefois, on s'étonne de la violence de ma parole. Elle est terriblement maîtrisée comme est maîtrisée la parole d'un 75 ¹. Nous sommes des êtres mathématiquement violents. Nous attaquons jusqu'ici et nous allons jusque-là, pas plus, mais pas moins.

Eh bien, nous voulons, nous, tuer ceci : le perroquettisme, et nous voulons ressusciter cela : le Mimisme. Je suis un paysan conscient et c'est cette prise de conscience que je veux précisément, non pas faire passer en vous-mêmes, il faut que ce soit une intussusception immanente. Rien de moi ne peut passer en vous. Il y a seulement vous qui pouvez être de plus en plus clairs à vous-mêmes. C'est tout. ²

Nous ne pouvons pas, dans les choses vivantes, agir avec violence et par saccades. Personne n'est moins révolutionnaire que moi parce que j'ai étudié la vie et que je sais que la vie ne procède pas par révolution. Elle procède par évolutions lentes et progressives qui, de temps en temps, peuvent apparaître comme brusques, mais il y a toujours eu une préparation très lente, insensible, en telle phase ou telle autre phase. ³

1 Marcel Jousse a été capitaine d'artillerie pendant la 1ère guerre mondiale. Le « 75 » est un canon.

2 EA 17/02/41

3 EA 14/11/32

Introduction

La violence, mais plus largement la lutte et le combat, sont omniprésents dans les cours de Marcel Jousse. Pour mieux s'en rendre compte, il suffit d'y rechercher les thèmes opposés : la douceur ou la paix – elles n'y apparaissent que furtivement. Même la confraternisation n'est pas la paix, mais plutôt une après-guerre – peut-être une entre-deux-guerres.

Deux aspects principaux du thème se détachent clairement et ce, à tel point que le titre de mon intervention a en fait une double signification :

- La violence de Marcel Jousse dans ses cours, stylistiquement et intellectuellement, à des fins pédagogiques.
- La violence, la lutte, le combat, dans le monde anthropologique et social (et dans le monde animal).

Ce sera mon plan de route.

I- Vision d'ensemble

1- Un homme de combat (s)

Dans les cours de Marcel Jousse, tout thème d'enseignement peut-être abordé sous cet angle, ou encore, n'importe quel thème apparemment sans rapport avec la violence, peut laisser apparaître la violence ou la nécessité d'un combat. Pour Jousse, *la vie est combat* et il ne peut pas enseigner une anthropologie réaliste en masquant la violence.

Je ne pourrai pas tout traiter ici ; je donne, pour commencer, une vision d'ensemble de ce que cela représente dans les cours de Jousse :

- Le combat pour le Style oral et gestuel contre l'écrit. Le combat pour le mouvement, contre l'immobilité et la rigidité.
- Le combat pour l'enfant – et même pour les « droits de l'enfant » - contre le modèle adulte plaqué sur l'éducation de l'enfant.
- Le combat pour la connaissance des traditions – la sienne et celles du monde – contre le mépris moderne. Le combat pour l'indigénisme contre l'indigénat, en somme.
- Le combat contre la colonialité plus encore que contre la colonisation.
- Le combat contre le racialisme scientifique.
- La guerre, l'occupation, la résistance.
- Le combat pour la connaissance contre les positions établies et le langage dominant. Le combat contre le « langage social ».
- La lutte du découvreur pour imposer ses découvertes.

- La lutte souple et disciplinée pour le mimisme – pour laisser le mimisme s’écouler en soi. Le combat intérieur », si l’on veut. La lutte pour être soi.
- Le combat contre, ou avec, l’algébrose. La lutte contre, ou avec, la vieillesse et la maladie de la part de Marcel Jousse.
- La violence de la vie, le combat pour la vie. Pas de « combat contre la mort » dans ses cours, ni même vraiment « pour la paix ».
- La lutte contre l’oubli.
- Le combat pour la connaissance des méthodes traditionnelles concernant la mémoire.
- Le combat contre la mort des langues et la fin des civilisations.
- Le combat pour le paysanisme universel.
- Le combat pour Iéshoua, la connaissance de l’araméen (surtout targoumique) et le combat pour l’ « authenticité de l’Evangile » contre le « Modernisme ». Donc le combat de sa méthode anthropologique contre la méthode historico-critique sur ce thème-là.
- La lutte pour passer de la colonisation et de la colonialité à la confraternisation.
- La lutte pour revitaliser une tradition au moyen de l’anthropologie du geste – et, en ce qui concerne Marcel Jousse, pour revitaliser sa propre tradition.
- La lutte pour le Style oral et gestuel ici et maintenant, afin qu’il serve à quelque chose en relation avec de nouveaux média et de nouveaux enjeux, dans nos sociétés contemporaines.

2- Et une ouverture

Cette violence, comme on le voit dans ma liste thématique, cherche un dépassement – « ça se cherche » en Marcel Jousse. Elle ne débouche pas sur une tentative d’harmonie. Jousse trouve son équilibre en assumant ses contradictions et ses conflits intérieurs-extérieurs qui viennent nourrir son enseignement. En revanche, Jousse cherche, où se cherchent en lui des ouvertures ; il ne reste pas enfermé, ou pas toujours, dans le conflit. La confraternisation représente typiquement son essai de dépasser les oppositions et les conflits. Il ne s’agit pas d’une synthèse de type hégélien : thèse-antithèse-synthèse, mais de l’ouverture d’un espace autre où il deviendra possible de changer complètement de voie, d’attitude. La confraternisation est un espace où traditions et modernité, colonisés et colonisateurs d’hier, pourront travailler main dans la main à la connaissance, en se servant des « laboratoires ethniques » pour faire progresser la science sur certains thèmes, par exemple pour l’étude de la mémoire – Jousse diraient : des mémoires – ou encore sur les différentes pédagogies... ce qui pourraient, par contrecoup, renouveler les conceptions pédagogiques contemporaines auxquelles Jousse reproche de ne reposer que sur l’écrit, la position assise et l’enfermement de l’enfant. Les savoirs anciens peuvent contribuer aux sciences modernes si les sciences modernes les étudient vraiment, au moyen de méthodes et d’outils adaptés aux traditions – ou même à la tradition comme objet de savoir. Encore une fois, ce n’est pas une proposition de synthèse, ni même d’harmonie : c’est une bascule que Marcel Jousse a conscience de préparer au moyen de ses cours donnés pour un public très

varié, au coeur de Paris... au temps où l'on pouvait avoir deux pays : *son pays et Paris*. Il n'ignore donc pas qu'il est capable d'avoir une influence et ses cours sont aussi à lire avec cette indication en tête. C'est un influenceur, comme on dit aujourd'hui et c'est un modèle. Cela explique en grande partie comment il donne ses cours, y compris lorsqu'il va explorer des thèmes difficiles et qu'il le fait sans diplomatie aucune. C'est un orateur qui veut secouer son auditoire à distance afin de provoquer une prise de conscience, ou pour libérer l'espace afin qu'une prise de conscience puisse intervenir.

3- Le critère de la spontanéité

Pour y parvenir, Marcel Jousse estime qu'il doit rester spontané – surtout considérant ce que représente la spontanéité pour sa méthode anthropologique – et qu'il ne doit pas travailler son style. *Le style, c'est l'Homme*, donc il ne faut pas que ce soit calculé ou scénarisé. Cela ne doit pas être une préparation, ni un jeu d'acteur. Le paradoxe, c'est qu'à partir de là, on peut avoir le sentiment que Jousse joue et surjoue, plutôt qu'il ne re-joue au sens jousien – le style brut de décoffrage, ou adjudant de caserne. Paradoxalement encore, il est tout à fait capable, ponctuellement, de se laisser aller à dire : « maman, je t'aime » dans l'amphithéâtre, ou « je vous aime » à ses élèves. C'est sa spontanéité qui agit à travers ses gestes – ici son geste oral – sur le moment. Ce qu'il n'accepterait pas, ce serait de jouer un rôle, ni de jouer à son propre rôle. Il n'a pas à faire le dur, car il l'est suffisamment comme ça ; il n'a pas à donner des gages de douceur non plus. Ça s'exprime à travers lui et, comme le propose sa méthode dans sa dimension que l'on pourrait appeler de « développement personnel », il faut alors laisser le mimisme s'écouler en soi, à travers soi, en direction des autres.

L'anthropologie du geste n'est pas une expression corporelle dans le sens où ce n'est pas moi, qui m'exprime : c'est le mimisme en moi qui doit trouver l'espace pour s'exprimer – de là, l'anthropologie du geste cherche à retirer les obstacles qui lui barrent le passage. Ce n'est pas Titus qui s'exprime, mais le mimisme à travers lui ; ce n'est pas vraiment le mimisme de Titus parce que je ne le connaissais pas avant – peut-être ni l'un ni l'autre -, parce que ce n'est pas préparé, parce que rien n'a été calculé. Sinon, ce n'est plus un mouvement spontané et, sans cela, ce n'est pas le mimisme qui s'exprime mais un « moi je » qui scénarise quelque chose ; cela peut porter le nom de mimisme parce que la part du souvenir ou du sentiment intervient, parce qu'on a puisé en soi pour dire quelque chose mais, encore une fois, pour Marcel Jousse, ce n'est pas suffisant et ce n'est pas le critère. Nos gestes spontanés sont donc extrêmement rares et un des objectifs pédagogiques de Jousse est qu'ils le soient moins (rares).

II- La violence stylistique, méthodologique et pédagogique

1- Quand deux mondes se rencontrent

Pour comprendre la violence de, et dans les cours de Marcel Jousse, il faut comprendre d'où il parle, à qui il parle et ce qu'il tente de faire de cette relation : son enseignement consiste à susciter des prises de conscience gestuelles – ce qui veut dire qu'il s'adresse aux gestes de ses auditeurs-spectateurs, ainsi qu'à leurs souvenirs gestuels.

C'est un prêtre-guerrier qui parle à des gens qui ne sont souvent ni l'un ni l'autre et en tout cas jamais les deux ensemble. C'est un paysan oraliste sarthois qui parle à un public plutôt urbain et très littéraire. C'est aussi un indianiste qui rapporte des Amériques un savoir qu'il a appris des Indiens à une société parisienne qui ne connaît de ces mondes que ce qu'elle en a vu à l'exposition coloniale où le « Primitif », scénarisé, jouait à ce que l'on croyait être son propre rôle. Jousse est, et propose, l'antithèse de ce que ses élèves ont reçu depuis leur enfance sans pour autant proposer de synthèse.

Ce n'est pas pour cela que Jousse ferait exprès de leur parler violemment, voire brutalement. Je ne pense pas non plus que ce soit la « brutalisation » issue de la première guerre mondiale qui explique quoique ce soit. La « brutalisation », c'est l'observation selon laquelle les soldats auraient ramené le champ de bataille avec eux dans la vie civile et cela aurait expliqué bien des comportements, en particulier politiques, durant l'entre-deux-guerres. Je n'ai pas d'indices allant dans ce sens avec Marcel Jousse. Il est violent dans la défense de ses idées et de ses travaux et il peut être brutal quand il estime qu'il doit toucher les gens afin qu'ils puissent eux-mêmes toucher du doigt telle ou telle réalité – c'est tout. Il s'agit donc de tactique pédagogique qui se comprend et s'explique parce qu'il conçoit ses cours comme des cours de prises de conscience.

2- Le style professoral gestuel

Dans l'enseignement de Jousse, le corps et la parole du professeur doivent être comme une caméra. Le professeur a « enregistré » le réel en lui et il doit le montrer – le rejouer, donc le mimer. Ce mime peut être uniquement verbal, ou presque, et alors la parole professorale doit s'approcher au maximum de la réalité montrée sans pour autant prétendre coller avec elle. Ce mime s'adresse aux gestes des élèves. Si le cours porte sur la colonisation, il faut qu'ils ressentent ce que c'est.

Marcel Jousse donne à comprendre et à savoir ; comprendre, c'est avoir vécu et comprendre ensemble, au sein d'un amphithéâtre, c'est avoir vécu ensemble. Le professeur doit donc retransmettre une expérience et faire vivre une expérience – on peut dire que c'est une approche empathique, mais dans ce sens-là. Jousse a surtout une conception cinématographique de son enseignement. Jousse ne parle de ce qu'il a vécu – c'est l'auto-anthropologie – et il cherche des expériences analogues chez ses élèves afin de se servir de leurs souvenirs pour, non pas enseigner au sens classique du terme, mais provoquer quelque chose en eux et, en tout cas, mieux leur faire comprendre une réalité.

Alors, les formules doivent être frappantes, la démonstration doit être décisive et l'effet doit être réellement impactant. L'auditoire ne doit pas pouvoir ressortir de là indifférent. Jousse est donc à la frontière du jeu de scène car, tout de même, il recherche des effets - à produire des effets gestuels chez les gens. Mais comme il ne se prépare pas, le critère de la spontanéité est respecté.

Jousse ne s'oblige pas à mimer physiquement tout le temps. La parole mime, parce que la pensée est aussi un mimage et parce que le réel reçu dans l'anthropos relève déjà du mimage. La violence stylistique et méthodologique de Jousse relève alors, selon moi, beaucoup plus du problème de la difficulté d'expression entre deux mondes, surtout que Jousse se donne des contraintes supplémentaires en voulant incarner le style oral et gestuel à l'université ; ce faisant, il accroît la difficulté et il augmente l'écart entre son auditoire et lui car il tient à leur montrer à quel point son style est différent et en quoi il l'est. Il veut ouvrir un accès, à travers lui, aux autres cultures mimo-oralistes du monde ; son geste est un canal radiophonique ou audiovisuel.

De là, probablement, une violence jousienne qui s'explique autant par l'exigence d'un mimage réaliste de ce qu'il veut montrer que par une difficulté d'expression intermimismologique - une expression qui doit faire la jonction entre deux mondes à travers un style très original et une conception de l'enseignement au moyen de l'autoanthropologie qui, là aussi, peut être très déstabilisante. Bref, Marcel Jousse sera-t-il compris ? Et le comprendre, c'est comprendre son style professoral.

3- La violence personnelle

Il ne faut pas esquiver la part de la violence personnelle dans ce choix méthodologique et pédagogique. Encore une fois, je ne crois pas que cela soit dû à la guerre, mais plutôt à son enfance rude et à un tempérament porté sur le combat et sur la résistance probablement façonné par le milieu paysan dont il est issu.

Les idées qu'il porte, la démarche qu'il apporte ne sont pas dans l'air du temps. D'un côté, il profite d'une ambiance culturelle favorable à son entreprise - le Paris de l'entre-deux-guerres - et de l'autre, il est à contre-courant du milieu au sein duquel il professe, mais avec lequel il ne vit pas. Marcel Jousse est resté un solitaire et son anthropologie se penche régulièrement sur l'épopée des génies solitaires en face du monde qui ne les comprend pas ou qui les rejette.

Il a ressenti violemment le modèle scolaire où il a appris le français comme une langue étrangère, où rester assis à lire et à écrire aura été pénible et ce, toute sa vie ; une enfance durant laquelle il rejette même le catéchisme qu'il qualifiera ensuite d'« algébrosé ». En fait, il est toujours en décalage ou en résistance face à un modèle dominant. Son combat ne porte pas vraiment sur les idées - il est partisan de la Laïque et il est catholique - mais sur les gestes et les rythmes : sur un style de vie. C'est donc le style professoral qui exprimera

cette violence. L'avantage, c'est qu'il lui servira aussi à montrer et à expliquer des réalités violentes, particulièrement là où on ne les attendait pas.

Ce style professoral gestuel implique un rapport à la spontanéité et ce rapport, ou cette exigence, est aussi, à mon avis, explicatif de la violence dans ses cours.

Sponte sua, c'est agir par soi-même ; ce n'est pas ré-agir – *responsa*. Or, la spontanéité de Jousse, telle qu'elle se manifeste dans ses cours en tout cas, est une réaction : une réaction à tout ce qu'il considère comme faussé, infondé, à la violence des autres et, en règle générale, à tout ce qui tend à contraindre le mimisme à être autre chose que lui-même. Il combat pour la spontanéité du mimisme plus qu'il n'est spontané. Du coup, Jousse est plutôt en réaction qu'en action. Son intussusception telle qu'il l'a définie l'est tout autant : il s'agit de réagir aux interactions du cosmos – pas de prendre l'initiative sans nécessairement réagir à.

La spontanéité, ce serait agir conformément à soi-même et tracer sa propre voie en refusant de réagir systématiquement aux autres – où, comme le disait Jousse en reprenant la formule de Janet « la psychologie est une réaction à soi-même ». Or, Jousse réagit aux autres ; c'est aussi comme cela qu'il est en prise avec son temps et en relation avec ses contemporains, alors même que le contexte n'explique pas la création d'une anthropologie du geste puisque jamais le geste n'a été un objet de savoir avant, ni en même temps que Marcel Jousse. La réaction de Jousse aux événements contemporains et aux débats d'idées, c'est le rapport qu'il crée avec la société dans laquelle il vit, un peu comme un étranger, comme un Indien à Paris. S'il doit créer le rapport, c'est parce que ce rapport n'est pas originel, ni structurant de ce qu'il est, donc qu'il n'a pas façonné la méthode qu'il apporte. Cela donne à Marcel Jousse un petit côté « réac' » à tous les sens de l'expression. Cela s'explique parce qu'il est bien plus en *responsa*, qu'en *sponte sua* – il improvise même ses cours en fonction de ses élèves, de leurs travaux ou de leurs intérêts, ce qui ne l'empêche pas de revenir ensuite à son idée directrice... après avoir fait l'école buissonnière.

Il me semble que la violence du style ou des propos s'explique aussi à partir de ce rapport à la spontanéité comme réaction : il réagit à des violences qu'il a intussusceptionnées et sa réaction est proportionnelle à l'intussusception – c'est-à-dire pas à la violence objective, mais à la violence ressentie.

III - La vie : un combat pour le mimisme

1- L'enfant

Je discerne, dans les cours de Jousse, trois « grands champs de bataille » : l'enfant, les peuples spontanés – c'est-à-dire les cultures traditionnelles – et Iéshoua. Il y a aussi le thème de la connaissance et de la défense de la France avec le Gallo-Galiléisme mais, finalement, c'est un thème qui permet la jonction des trois précédents.

Jousse est frappé devant l'enfant qui vient de naître devant sa fragilité et son potentiel en même temps. L'enfant est désarmé, mais en même temps il est outillé pour la vie car le mimisme se met en marche spontanément dès les débuts de la vie.

Ce mimisme, c'est le jeu et le rejeu ; en l'occurrence, l'enfant commence à intussusceptionner les gestes avec lesquels il entre en contact : les gestes humains et l'environnement immédiat. L'anthropos commence à se remplir des informations en provenance du cosmos.

Dans l'anthropologie de Marcel Jousse, tout proviendra de ce mimisme spontané – spontané parce que tout les enfants miment et jouent alors que personne ne le leur a appris ni demandé, et spontané parce que la cognition et l'expression sont mimage. Toutes les activités et les productions du futur adulte en dépendront : les arts, les sciences et les lettres, les métiers ou plus simplement les gestes de la vie quotidienne.

Or, une violence est faite à l'enfant qui implique une réaction en retour - une violence jousienne sur ce thème, comme un geste de légitime défense : on empêche le développement du mimisme par des pédagogies et des systèmes éducatifs qui ignorent l'anthropologie du mimisme. Finalement, dès que l'enfant entre à l'école, il y aurait comme une brisure dans la voie du mimisme parce que l'enfant ne pourrait plus être lui-même – l'adulte ne le pourra pas non plus à cause du « langage social ». De là, la réaction jousienne qui consiste à proposer une voie pour redevenir soi-même (redevenir plutôt que devenir car il y a, chez Jousse, une sorte de quête du retour à la l'âge d'or de l'enfance). Cette voie consiste à prendre conscience du mimisme en soi, mais aussi à prendre conscience et connaissance des obstacles sur le chemin, de tous ces gestes et de toutes ces paroles qui nous ont façonné et modelé et avec, ou contre lesquelles, il faudra bien lutter pour exister par soi-même. Sinon, l'individu n'est que la réplique du modèle en place. *Le style, c'est l'Homme* et il permet de devenir son propre modèle pour soi-même, ce que Jousse illustre au moyen de l'autoanthropologie qui n'est pas un exercice d'égoïsme au sens commun du terme : il veut montrer comment il fait pour rester lui-même. Ses maîtres peuvent être rabbi Iéshoua, les Indiens ou l'enfant – mais son modèle, c'est lui, c'est sa propre trajectoire et particulièrement son enfance paysanne.

De là, Jousse est capable de s'emporter dès qu'il aborde certains thèmes ; il affirme qu'il se bat pour les droits de l'enfant – le droit au mimisme, en somme. Mais sa vraie violence est dans la description des mécanismes, ou des logiques, qui empêchent l'éducation mimismologique, ou anthropologique – qui tentent de fabriquer un type d'enfant conforme au prototype, à *l'adulte blanc civilisé* (ce sont ses termes). *On construit l'enfant*, dit Marcel Jousse, qui ne le déconstruit pas pour autant, mais cette construction n'est pas son développement normal. L'enfant est éduqué selon ce qu'il doit être et selon l'adulte qu'il devra être – pas selon ce qu'il est, ni en fonction de ce qu'il pourrait être car on ne sait pas et on ne doit pas savoir « de quoi sera fait l'avenir ». On ne sait pas de quoi tel enfant sera capable plus tard et il faut lui laisser toutes les voies ouvertes – dans une d'entre elles,

l'adulte se révélera et s'épanouira sans doute. Mais pour ce faire, il faut le laisser le mimisme s'épanouir dans l'enfant.

2- Les peuples spontanés

Il en va de même pour ceux que Jousse appelle les « peuples spontanés », un terme qui lui permet de combattre la formule de l'anthropologue Lévy-Bruhl de « prélogisme » – mais aussi de faire le raccord avec l'enfant. Jousse reproche d'ailleurs aux travaux de Jean Piaget d'avoir repris cette idée de prélogisme et de l'avoir donné à l'enfant.

Les cultures traditionnelles du monde ont gardé ce lien avec le mimisme et Jousse de s'appuyer très régulièrement sur les Indiens qu'il a connus : ils miment – leur langage est un mimage, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas algébrosés. L'algébrose est une maladie du langage qui intervient quand le langage ne mime plus, quand il n'y a plus de mimisme à l'intérieur du langage.

Jousse ne traite pas de la colonisation, c'est-à-dire de l'exploitation des ressources matérielles ou de la domination d'un territoire. Il parle de la *colonisation des gestes*, ce qu'on appelle maintenant la colonialité (de l'« être »). La violence qui est faite à ces cultures colonisées au sens commun du terme, c'est qu'on a voulu remplacer leurs gestes et leurs rythmes par d'autres – les leurs par les nôtres. C'est une violence faite au mimisme par l'algébrose, en somme, car le modèle du colonisateur, c'est l'urbanisation, la grammaire, le graphisme, la position assise ou encore la culture classique et ses langues mortes – le latin et le grec- mais aussi une évangélisation toute aussi algébrosée que l'enseignement laïc, sans rapport avec l'enseignement mimismologique de rabbi Iéshoua.

En face, des peuples qui bougent, qui miment, qui vivent en pleine nature et qui, grâce à ce mimage-langage, en épousent toute la richesse et la complexité. Ils façonnent leur paysage autant que le paysage les façonne. Il n'y pas de dualisme nature-culture et d'ailleurs, grâce au thème du paysage et du paysan, il n'y a pas non plus le thème de la nature et de la culture dans les cours Marcel Jousse. Le geste unifie ce que la philosophie a traité de manière duale jusqu'à présent.

Dès lors, Marcel Jousse choisit son camp : il est plus proche de l'Indien que du Parisien à cause de l'analogie qui existe entre son paysannisme et le leur ; à cause de leur rapport commun au mimisme qui s'exprime différemment. Sur ce thème, ou sur ce champs de bataille, Marcel Jousse est souvent violent – pas dans ses manières, mais dans ses descriptions sans concession de la réalité coloniale aux deux sens du terme, dans sa dénonciation de la mort des langues qu'on assassine de même que, dans le thème précédent, celui de l'enfant, Jousse dénonçait ses Mozart qu'on assassine. Son combat, en fait, c'est le mimisme : c'est le mimisme qui doit vivre et s'épanouir dans l'enfant, c'est le mimisme qui doit vivre et s'épanouir dans les cultures indiennes, etc., et si la vie est combat, c'est uniquement à cause du mimisme dont Marcel Jousse, avec son tempérament, a fait une

cause à défendre et pas simplement une causalité anthropologique à étudier scientifiquement et à enseigner. C'est un militant du mimisme.

3- Rabbi Iéshoua

Dans le même ordre d'idée, Jousse ne se contente pas de pratiquer l'exégèse : il défend l'Evangile – celui qui correspond à sa conception des choses – et il défend rabbi Iéshoua. C'est le champ de bataille sur lequel il est le plus combattif : il tire sur tout ce qui bouge parce que, selon lui, tout est faussé à la base, tout est à reprendre à zéro et parce que l'avenir de la civilisation Gallo-Galiléenne en dépend aussi. Il s'agit de savoir pourquoi on est en droit de demander à quelqu'un d'aller tuer ou mourir.

Le mimisme de Rabbi Iéshoua, c'est d'avoir été juif, de langue araméenne et d'avoir utilisé les méthodes d'enseignements traditionnelles de son milieu pour transmettre un message nouveau, ou original – c'est-à-dire pour communiquer son propre mimisme à ses disciples et élèves. Jousse constate que la méthode de recherche de son époque reposent sur ce qu'il appelle les « méthodes germaniques » : la philologie, le culte de l'écrit, mais aussi l'antisémitisme ambiant qui n'est pas simplement germanique mais français, européen. De là, il faut que les Epîtres pauliniennes soient à la hauteur de Démosthène et Jésus une sorte de Platon – parce que le modèle, ce n'est pas le mimisme judéo-araméen, mais un modèle extérieur, étranger : le modèle gréco-latin tel qu'on se le représente. On construit l'enfant, on construit du Primitif, on construit un petit Jésus européen. C'est la même logique qui court, donc c'est le même combat – légitime et défensif – à livrer : le combat pour le mimisme, c'est-à-dire pour qu'on cesse d'utiliser un modèle artificiel venu d'ailleurs, pour qu'on commence à étudier les phénomènes culturels en fonction de leur propre modèle, en fonction d'eux-mêmes... en fonction de leur mimisme.

En effet, derrière la question du mimisme – ce mot étrange – il y a la question du modèle anthropologique : qui est le modèle de qui ? Quel modèle utiliser pour expliquer quoi ? Dans ce cas de figure évangélique, si les Evangiles sont grecs – c'est-à-dire pas seulement écrit en grec bien plus tard, mais composés en grec – alors c'est un autre mimisme : c'est celui d'Aristote ou de Socrate. Mais si Iéshoua est le mimisme de l'Evangile, alors la composition et la structuration ne sont pas issus de ce que l'on retrouve dans les écrits grecs, mais reprennent ce que l'on voit aussi dans les écrits hébreux et araméens – et Marcel Jousse d'explorer particulièrement les Targoumim (la Bible en araméen) où il pense retrouver l'araméen qui existait, formulièrement, au temps de Iéshoua. L'enjeu, c'est d'utiliser un modèle judéo-araméen pour expliquer un phénomène d'origine judéo-araméenne. Le modèle explicatif ne doit pas venir d'ailleurs et ne doit pas être plaqué sur un réel avec lequel, manifestement, il ne correspond pas – pas même à travers un lien analogique. De là, tous ses enseignements et ses travaux sur la question sur lesquels je ne reviens pas ; ce n'est pas le thème d'aujourd'hui.

D'une certaine manière, la violence fait à Iéshoua et à l'Evangile, c'est la colonialité, c'est-à-dire qu'on a voulu lui donner des gestes et des rythmes grecs qui auraient alors

remplacé les gestes et les rythmes judéo-araméens à tel point qu'on ne les verraient plus, qu'on ne les ressentiraient plus. Quand le langage recouvre la réalité qu'il était censé exprimer, c'est l'algébrose – et le grand combat de Marcel Jousse, c'est celui qu'il mène en faveur du mimisme contre l'algébrose. C'est là qu'il a une tentation dualiste parce qu'il a un combat à mener car, après tout, le mimisme n'est-il pas dans l'algébrose et l'algébrose dans le mimisme – peut-on vraiment les diviser, ou les dissocier afin d'en combattre un ?